

Childhood Scenes : After Schumann
Scènes d'enfants, d'après Schumann

par Anthony Rudolf



Jane Joseph, *Curious Story*. Linogravure, 2006.

- 257 -

Numéro 2

2011



Note.

My friend the artist and printmaker Jane Joseph and I were discussing – as writers and visual artists sometimes do — the possibility of a joint project. When we discovered a shared delight in Schumann’s piano suite *Kinderszenen*, *Scenes from Childhood*, we agreed that this beautiful and evocative music could be the trigger for our project. Armed with the score, we went to a performance at the Wigmore Hall and then, over dinner, decided on an experiment : we would work separately, making images and writing texts to accompany the music or, at least, the titles of the music, without any co-ordination or collaboration. As is well known, Schumann himself gave his pieces their titles after composing the music.

We ended up with a suite of texts (mainly prose) and a suite of images (linocuts) that we liked. The linocuts were exhibited and published in a folder by Emma Hill’s Eagle Gallery, with one of my texts in attendance. Here is the complete suite of texts.

Of Strange Lands and Peoples

I am nine years old. I live in England. I attend Hebrew classes at my synagogue in Hampstead Garden Suburb every Sunday morning and after school on Tuesdays and Thursdays. In our part of London, there are no fences, only hedges. I love looking at pictures of the Royal Family. King George is on the throne and Mr Churchill who won the war is Prime Minister again. We voted for Mr Attlee because he is a socialist. When he was Prime Minister, he nationalised the mines, provided free medicine for everybody, and gave India its independence. In England, Jewish people are free to do what we like, just like the Christians.

In the old days we lived in other countries. The teachers at Hebrew classes tell us stories about strange lands and peoples: about Persia and its 127 provinces, where Queen Esther, which is my mother’s name, saved us from death at the hands of wicked Haman, the grand vizier of King Ahasuerus. We stamp our feet and wave our rattles, which we call *greggers*, on the festival of *Purim*, whenever Haman’s name is mentioned during the synagogue service.

Earlier, we lived in Egypt and escaped slavery, thanks to Moses who was chosen by God to take us to Canaan, which became our land. Later we were thrown out by invaders and our Temples were destroyed. I put money in the Blue Box on the shelf in the hall cupboard, to help Israel. Poor people go there from the Diaspora. Once, Mr Taylor, the headmaster of the Hebrew classes, looked at me and said : “Israel needs farmers not chartered accountants”. My father is a chartered accountant. My stamp album has pages of stamps from Poland and America. My grandmother Rebecca Rosenberg used to get letters from Poland, where she lived before she came to England. She still gets letters from America. But everybody who remained in Poland died during the war.

Note.

Mon amie, l'artiste et graveur Jane Joseph, et moi discussions – comme c'est souvent le cas entre écrivain et artiste – la possibilité d'un projet commun. Quand nous nous sommes découvert un enthousiasme mutuel pour les *Scènes d'enfants*, *Kinderszenen*, suite pour piano de Schumann, nous sommes tombés d'accord sur le fait que cette belle musique évocatrice pourrait donner à ce projet son impulsion. Armés de la partition, nous sommes allés écouter jouer cette œuvre au Wigmore Hall. Puis, au dîner, nous décidâmes de l'expérience suivante : nous allions travailler séparément, dessinant et écrivant pour accompagner la musique ou, au moins, le titre de chaque morceau, sans nous consulter ni mettre en commun nos efforts. Comme on le sait, Schumann lui-même ne mit les titres qu'une fois la musique composée.

Nous nous sommes retrouvés avec une série de textes (pour la plupart en prose) et une série d'images (gravure sur lino) que nous aimions. Les gravures furent exposées et publiées dans un dossier par Emma Hill à la Eagle Gallery, accompagnées d'une de mes proses. Voici la séquence complète.

Peuples et pays étrangers

J'ai neuf ans. Je vis en Angleterre. Je prends des cours d'hébreu à la synagogue de mon quartier, à Hampstead Garden Suburb, tous les dimanches matin, ainsi que le mardi et le jeudi après l'école. Dans le quartier de Londres que nous habitons, on ne trouve pas de clôtures, rien que des haies. J'aime regarder les portraits de la famille royale. Le roi George est sur le trône et M. Churchill, qui a gagné la guerre, de nouveau premier ministre en 1953. Nous avons voté pour M. Attlee parce qu'il est socialiste. Quand il était premier ministre, il a nationalisé les mines, instauré pour tous la gratuité de la médecine et accordé à l'Inde son indépendance. En Angleterre, nous, juifs, sommes libres de nos mouvements, comme les chrétiens.

Autrefois, nous vivions ailleurs. Les professeurs, au cours d'hébreu, nous racontent l'histoire de peuples et de pays étrangers : la Perse et ses cent vingt-sept provinces, où la reine Esther (c'est le prénom de ma mère) nous a sauvés de la mort que le méchant Aman, grand vizir du roi Assuérus, s'appêtait à nous infliger. Nous tapons des pieds et agitions nos crécelles, que nous appelons *greggers*, le jour de la fête de *Pourim*, à chaque fois que l'on prononce le nom d'Aman durant l'office, à la synagogue.

Auparavant, nous vivions en Egypte, où nous avons échappé à l'esclavage, grâce à Moïse, que Dieu avait élu pour qu'il nous emmène à Canaan, qui devint notre pays. Plus tard, les envahisseurs nous jetèrent dehors en détruisant notre Temple. Je mets de l'argent dans la boîte bleue sur l'étagère du placard, dans l'entrée, pour soutenir Israël, qui accueille les pauvres de la Diaspora. Un jour, M. Taylor, le directeur des cours d'hébreu, m'a regardé en disant : « Ce dont Israël a besoin, c'est de paysans, pas d'experts-comptables. » Mon père est expert-comptable. Dans mon album de philatélie, j'ai des pages entières de timbres de Pologne et d'Amérique. Ma grand-mère Rebecca Rosenberg recevait autrefois des lettres de Pologne, où elle vivait avant d'arriver en Angleterre. Elle reçoit encore des lettres d'Amérique, mais tous ceux qui sont restés en Pologne sont morts pendant la guerre.

- 259 -

A Curious Story

I am twelve years old. My other grandmother, Fanny Rudolf, died yesterday. We go to the funeral. When we return home, we find that the downstairs mirror has been covered. Our next-door neighbour came into the house and did this while everyone was at the cemetery in Willesden. My mother uncovers the mirror. She says only old-fashioned Jewish people do that. She also says continental people show their emotions, but we are English and we don't do that. Mrs Eder is continental : she came here from Belgium. My mother's hero is Mr Churchill but she votes Labour and stuffs manila envelopes with Labour Party leaflets which we put through people's doors.

Blind Man's Buff

I am seven years old. We are in the playground of my school, Henrietta Barnet, at the top of my road, Middleway, which is between Northway and Southway. We are playing It. Somebody caught me. Now it is my turn to be It. I rush around and grab somebody's arm.

Now I am sixty years old. "Naar bayiti vegam vekanti", as the Psalmist says. Yes, once I was a boy and now I am old. We were trusted not to cheat.

Pleading Child

Daddy, I want to go to a film this afternoon.
You can't.
Why not ?
Because I said so.

Mummy, daddy says I can't go to a film this afternoon.
Please make him change his mind.
I'll ask him.
Thank you, mummy.

Daddy says you can't go to a film this afternoon.
Why not ?
Because he says so.
It's not fair.

Daddy, please let me go to a film this afternoon.
No.
Listen to the wireless.
Read a book.

I wanted to go to a film this afternoon.



Curieuse histoire

J'ai douze ans. Mon autre grand-mère, Fanny Rudolf, est morte hier. Nous allons à l'enterrement. Quand nous rentrons à la maison, nous nous apercevons que le miroir, en bas, est couvert. C'est notre voisine qui est entrée et a fait cela tandis que nous étions tous au cimetière à Willesden. Ma mère ôte le voile en disant que c'est là la coutume, uniquement, des Juifs un peu vieux jeu. Elle ajoute que les gens du continent manifestent leur émotion, mais que nous, qui sommes anglais, agissons différemment. Mme Eder vient du continent : elle est originaire de Belgique. Ma mère ne voit que par Churchill, son héros, mais vote travailliste et bourre des enveloppes en papier kraft de tracts du parti que nous allons déposer dans les boîtes aux lettres.

Colin-maillard

J'ai sept ans. Nous sommes dans la cour de mon école, Henrietta Barnet, au bout de ma rue, Middleway, qui se situe entre Northway et Southway. Nous jouons à chat. On m'a attrapé. C'est maintenant mon tour d'être le chat. Je fonce et saisis quelqu'un par le bras.

Maintenant, j'ai soixante ans. « Naar hayiti vegam vekanti », comme dit le Psalmiste. Oui, jadis j'étais enfant ; désormais, je suis vieux. Pour sûr, nous n'avons pas triché.

Supplique d'enfant

Papa, j'ai envie d'aller au cinéma cet après-midi.

Impossible.

Pourquoi ?

Parce que c'est comme ça.

Maman, Papa ne veut pas que j'aille au cinéma cet après-midi.

S'il te plaît, peux-tu lui parler ?

Je vais essayer.

Merci, Maman.

Papa ne veut pas que tu ailles au cinéma cet après-midi.

Pourquoi ?

Parce que c'est comme ça.

Ce n'est pas juste.

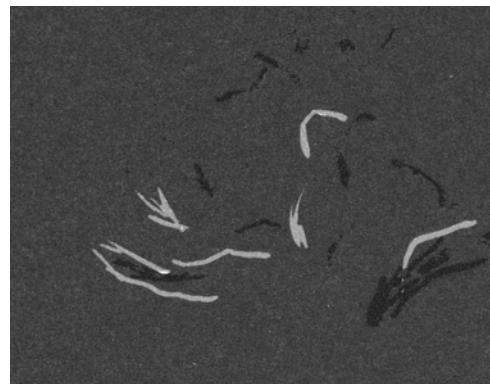
Papa, dis, je voudrais aller au cinéma.

Non.

Tu n'as qu'à écouter la T.S.F.

Tu n'as qu'à lire.

J'avais envie d'aller au cinéma cet après-midi.



Ci-contre : Jane Joseph, *Pleading Child*. Linogravure, 2006.

Ci-dessus : détail.

- 261 -

Perfect Happiness

I am ten years old. We have arrived at the house of my grandparents in Stoke Newington, 47 Manse Road, London N16, after driving here in our little Standard car from our own house, 41 Middleway, London NW11. It is Sunday afternoon. I run upstairs and kiss my grandparents, Josef Rudolf and Fanny Rudolf. As usual, my grandfather is wearing his suit. His watch is in the waistcoat pocket, at the end of a chain. My grandmother is dressed in black. She is large, not like my other grandmother. I smell chicken soup. I go downstairs and wander round the house. The house is tall and narrow. My grandfather works at home. He deals in second-hand clothes and army surplus. The ground floor is full of great coats and other items of men's clothing. The basement is full of comics, published by my Uncle Leon Rudolf. One of them is called *The Merrymaker*. I like looking at the advertisements : toby jugs, packets of assorted stamps, magic charms. I go outside and throw my tennis ball against a wall. Where I live there are no walls like that. Here there are even shops close by ! My grandfather speaks English with a funny accent. Sometimes he speaks Yiddish. He gives me sixpence. It is time to go home.

An Important Event

My little sister Ruth is being fed the flesh of a tomato. I am given the pips and the skin. I do not like the food. *A vivid memory, indeed ! The event must have happened towards the end of 1946, when I was four and Ruth was one. I know the memory is unmediated, because it contains the kind of details parents do not tell a child. On the other hand, here is a mediated memory of something that may have been a direct result of the tomato story : "Ruth wants to attack me with a fork". I do not remember saying that, but my words made a great impression on my parents because I cannot remember a time when I did not know that I had spoken them, and that security measures were taken to prevent Ruth attacking me.....*

Reverie

I am thirteen years old. I am in the lounge of my house, sitting in my mother's armchair. I have placed one of the 78s from my parents' collection onto the turntable of the large gramophone standing in the recess by the fireplace. Today, I am listening to Beethoven's violin concerto played by George Kulenkampf, which takes up eight sides, four records.

Today, aged sixty four, I remember that the music transported me — as if through a magic tunnel or looking glass — into myself and I was lost, summoned to a parallel universe where shoelaces and toothbrush, ice cream and cod liver oil, did not exist.

Sweet reverie is short when the music stops after five minutes. But this is what I know, and it is good.

I turn over the 78.

Bonheur parfait

J'ai dix ans. Nous voici chez mes grands-parents à Stoke Newington, 47 Manse Road, London N 16. Nous sommes venus en voiture de chez nous, 41 Middleway, London NW11, dans notre petite auto Standard. Nous sommes dimanche après-midi. Je grimpe l'escalier quatre à quatre et embrasse mes grands-parents, Josef Rudolf et Fanny Rudolf. Comme toujours, mon grand-père porte son costume, et sa montre dans son gilet, au bout d'une chaîne. Ma grand-mère est vêtue de noir. Elle est grosse, contrairement à mon autre grand-mère. Je sens une odeur de soupe au poulet. Je redescends et me promène dans la maison étroite et haute. Mon grand-père travaille chez lui. Il fait le commerce des vêtements d'occasion et du surplus de l'armée. Le rez-de-chaussée regorge de grands manteaux de soldats et autres vêtements d'hommes. Au sous-sol, ce sont les bandes dessinées qui abondent, publiées par mon oncle, Leon Rudolf. L'une d'elles s'intitule *The Merrymaker* (Le joyeux drille). J'aime regarder les publicités : chopes à tête humaine, paquets de timbres assortis, charmes magiques. Je sors et lance ma balle de tennis contre un mur. Où j'habite, nous n'avons pas de murs comme ceux-là. Ici, on trouve même des boutiques juste à côté ! Mon grand-père parle anglais avec un drôle d'accent. Parfois, il parle yiddish. Il me donne trois sous. Il est l'heure de rentrer.

Événement d'importance

On donne à ma petite sœur Ruth la pulpe de la tomate. A moi, les pépins et la peau. Je n'aime pas ça. *Mémoire vive, en effet. Cet événement a dû se produire vers la fin de 1946. J'avais quatre ans et Ruth, un an. Je sais qu'il s'agit là d'un souvenir brut, car il contient le genre de détail que des parents ne confient pas à un enfant. En revanche, voici le souvenir souvent évoqué d'un mot d'enfant peut-être directement induit par cette histoire de tomate : « Ruth veut m'attaquer avec une fourchette. » Je ne me souviens pas d'avoir dit cela, mais ma phrase a fait une grande impression sur mes parents, car je ne peux me rappeler un seul instant où j'aie ignoré l'avoir prononcée et que, de plus, on prit des mesures de sécurité pour éviter l'attaque...*

Réverie

J'ai treize ans. Je suis dans le salon, à la maison, assis dans le fauteuil de ma mère. J'ai mis un des 78 tours de la collection de mes parents sur le tourne-disques du grand gramophone, qui se tient dans le recoin, près de la cheminée. Aujourd'hui, j'écoute le concerto pour violon de Beethoven, joué par George Kulenkampf. Il prend huit faces, ou quatre disques. - 263 -
Aujourd'hui, à l'âge de soixante-quatre ans, je me souviens que cette musique m'a transporté – comme par un tunnel ou un miroir magique – en moi-même, où je m'égarai, appelé dans un univers parallèle où n'existaient ni lacets de souliers et brosses à dents, ni glace et huile de foie de morue.

Douce rêverie, très brève quand la musique cesse au bout de cinq minutes. Mais voici ce que je sais, et c'est bon. Je tourne le 78 tours.

By the Fireside

I am eleven years old. I am sitting on the *pouffe* in the lounge of my house. I am staring at the fire. I see clear images. Now and then, I stir the lumps of coal with a poker.

Half a century later, I remember that the fire drew me in like a swimmer between the waves of the sea, except that is for real. Air only yields, earth only resists, water and fire resist then yield.

- 264 - *Deep feeling, yes : but what about those images – intense in their clarity — once fire then embers and ashes, whose details are now forgotten ? Ah, I begin to understand why, in early old age, I am turning to fiction where I am allowed to invent or re-invent my images.*

Rider on the Rocking Horse

*Upstairs lived my rocking horse
Until I was too big to ride him.
Then my sister Ruth took over
And then my sister Mary rode him,
And then my sister Annie rode him.*

*All the children rode him, rode him,
Swaying forwards, swaying backwards
And then he went into a cupboard.
One day my mother threw him out :
Off you go : the knackers yard
Is the only place for you !*

*Hold your horses, mother dear,
Rocky's mine, he lives forever
In souvenance. Those ancient days.....*



Au coin du feu

J'ai onze ans. A la maison, dans le salon, je suis assis sur le pouf. Fixant le feu, j'y vois des images précises. De temps à autre, je remue les boulets de charbon à l'aide du tisonnier.

Un demi-siècle plus tard, je me souviens que le feu m'absorbait alors comme un nageur qui dans les flots se glisse entre les vagues, sauf que cela, c'est pour de vrai. L'air se contente de céder, la terre ne fait que résister ; l'eau et le feu résistent avant de céder. Sensation profonde, certes : mais que dire de ces images, intenses en leur précision, feu alors, braises et cendres par la suite, dont j'ai maintenant oublié les détails ? Ah, je commence à comprendre pourquoi, à l'orée de la vieillesse, je me tourne vers le romanesque, là où il m'est permis d'inventer, ou de réinventer, mes images.

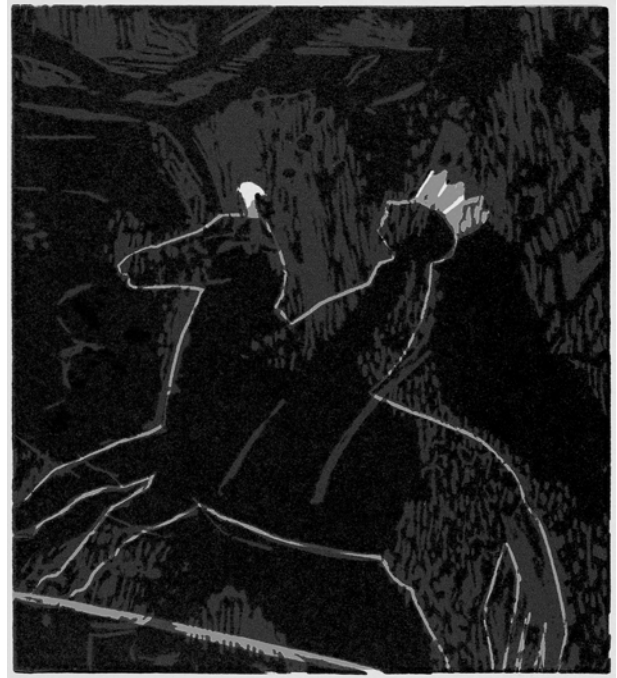
En route sur le cheval à bascule

*Il vivait là-haut, mon cheval à bascule,
Jusqu'à ce que je me fasse trop grand pour lui.
C'est alors qu'il échet à ma sœur Ruth
Puis ce fut le tour de ma sœur Marie,
Et puis d'Annie, par la suite.*

*Et il a promené tous les enfants, en route,
Un coup en avant, un coup en arrière
Avant de se retrouver au placard.
Un jour, ma mère l'a mis au rebut :
Va-t-en : tu es bon pour la casse,
pour l'équarrissage !*

*Halte-là, ma chère maman, au pas,
Il est à moi, le cheval de bois, et vit
Pour toujours en souvenance*. Au temps jadis...*

* En français dans le texte.



- 265 -

Numéro 2

Ci-dessus : Jane Joseph, *Knight on a Rocking-Horse*. Linogravure, 2006.
Page de gauche : détail.

2011

Almost too serious

Once upon a time – I cannot place the year, but I was small — I created a little box, where I placed my most secret thoughts. Only I had access to this part of my mind.

- 266 - *The event may seem remote, the process abstract, but it is a scene from childhood, a primal scene. Vivid. I was a good and obedient boy, and yet something in me knew I must find a place where treasure was mine and mine alone. It was a matricial raid on the future, preparation for the time when I would write my own thoughts under the guise of being a translator. It was Montaigne's "little back shop". The little box survived, and so did I.*

Frightening

My political understanding is shot, my ideals have been destroyed, my belief that things can be improved — never strong at the best of times — is in the shredder. This is 1980, I am thirty-eight years old. The world situation is almost too serious to confront. I take comfort from the word "almost", I almost wrote "little word"... It contains the space where hope breathes life into action. Some hope. At least. But I am older than I was. I don't want to spend all my time involving myself in politics. My son is eight years old, my daughter six. Over to you, Nathaniel and Naomi ! This is a scene from your childhood, not mine. This world is your world, this world is my world, this world was made for you and me.

Child Falling Asleep

P. is dancing a slow. She is holding her partner, cradling her partner, not her lover but her little grandchild, Darcy. She is rocking Darcy, rocking her to sleep, as if the waking energy of the child is to be contained in memory until the next time they dance together. Dependent on her grandmother, Darcy does not move of her own accord. The image, in my recollection, is of perfect safety, a glamour. No harm will come to either of them. As they dance, they hold at bay the depredations of time. Darcy is asleep. She is grazing safely in the pasture.

Presque trop sérieux

Il était une fois... Impossible de me souvenir de l'année, mais j'étais petit : une fois donc, je créai une petite boîte, où je remisai mes pensées les plus secrètes. J'étais le seul à avoir accès à cette part de mon esprit.

L'événement peut paraître lointain ; le procédé, abstrait, mais il s'agit là d'une scène d'enfant, d'une scène originelle. Vive. J'étais un garçon sage et obéissant et pourtant, quelque chose en moi savait qu'il me fallait trouver un endroit pour la merveille – la mienne, exclusivement.

Il s'agissait là d'une incursion matricielle dans l'avenir, une anticipation de l'époque où j'écrirais mes propres pensées sous couvert de faire œuvre de traducteur.

C'était « l'arrière boutique » de Montaigne. La petite boîte existe encore. Moi aussi.

Effroi

Je ne comprends plus rien à la politique ; mes idéaux sont en ruine, ma foi dans le progrès humain qui, aux meilleurs moments, ne s'est jamais trouvée sans faille, part en capilotade. Nous sommes en 1980 ; j'ai trente-huit ans. La situation mondiale défie quasiment l'esprit par sa gravité. Je me rassure avec l'adverbe « quasiment ». J'ai failli écrire « ce petit adverbe »... Sa dimension suffit à laisser passer le souffle de l'espoir, qui anime l'action. Un peu d'espoir. Au moins. Mais je suis plus âgé qu'alors. Je n'ai pas envie de consacrer tout mon temps à l'engagement politique. Mon fils a huit ans ; ma fille, six. C'est votre tour, Nathaniel et Naomi ! Cette scène fait partie de votre enfance, non de la mienne. Ce monde vous appartient ; ce monde m'appartient ; ce monde a été fait pour vous et pour moi.

L'enfant s'endort

P. danse un slow. Elle tient son partenaire ; elle berce son partenaire, non son amant, mais sa toute petite-fille Darcy. Elle berce Darcy pour l'endormir, comme si l'énergie de l'enfant éveillée devait demeurer en mémoire jusqu'à leur prochaine danse, ensemble. Dépendante de sa grand-mère, Darcy n'est pas libre de ses mouvements. L'image, dans mon souvenir, respire la parfaite sécurité, un enchantement. Aucun mal ne peut les atteindre, ni l'une ni l'autre. En dansant, elles tiennent en respect les outrages du temps. Darcy s'est endormie. A l'abri, l'agneau dans le pré.

The Poet Speaks

*My son, my daughter
Alone by the sea
Run, run to the end
Of what they are.*

*Nearby, I shiver
In the wet sand,
The sun also
Is at its nadir.*

*The cold wind blows
Hard on my head.
I run, run to
The beginning*

*Of what I am.
I raise up my eyes.
The lowly sun
Has disappeared.*

This place is called

The headland!.



Le poète parle

*Mon fils, ma fille
Seuls sur le rivage
Courent encore et encore,
Au bout de leur être.*

*Tout près d'eux, je frissonne
Sur le sable humide,
Le soleil aussi
Atteint son nadir.*

*Et souffle le vent froid
Souffle sur ma tête, fort,
Je cours encore et encore,
A la source*

*De mon être.
Je lève les yeux.
Le soleil rasant
A disparu.*

On appelle cet endroit

Le cap !.



Traduction d'Anne Mounic

- 269 -